



**HAL**  
open science

## Rome dans la balance : La poésie augustéenne imite-t-elle la poésie grecque ?

Maxime Pierre

► **To cite this version:**

Maxime Pierre. Rome dans la balance : La poésie augustéenne imite-t-elle la poésie grecque ?. Conférence à la Société Franco-Japonaise des études Grecques et romaines, Feb 2013, Tokyo, Japon. hal-01920110

**HAL Id: hal-01920110**

**<https://hal.science/hal-01920110>**

Submitted on 12 Nov 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Rome dans la balance : La poésie augustéenne imite-t-elle la poésie grecque ?

Maxime Pierre (Paris 7 – Denis Diderot)

Je voudrais remercier la société des études grecques et romaines pour son invitation et la MFJ pour son accueil. Je n'interviens pas aujourd'hui au nom de l'ambassade où je travaille mais en tant que chercheur en lettres classiques, même si étant chargé de la langue française, je ne peux qu'être heureux de constater qu'elle soit une langue d'étude pour les chercheurs japonais. Je vais donc vous présenter une réflexion que j'avais développée dans un article il y a quelques années et que je serais heureux de partager avec vous<sup>1</sup>. Il s'agit de la question de l'imitation poétique, sujet que je n'ai pas choisi complètement au hasard. Il faut vous dire tout d'abord que c'est un sujet que je crois central pour les études romaines. Ensuite, il m'a semblé que ces questions d'imitation ou de transferts culturels trouvaient un écho particulier ici. Je ne peux pas oublier cette devise du Japon sous l'ère Meiji : « techniques occidentales, esprit japonais ». C'est une devise qui ne cesse de m'interroger parce qu'elle pose la question du rapport entre deux cultures qui est fondamentale dans la Rome antique, culture partagée entre « héliénisme » et « latinité », entre deux langues, le grec et le latin.

Venons-en au sujet. Il est admis que les Romains, dans le domaine de la culture « imitent » les Grecs, ce qui amène parfois à déprécier leurs œuvres. Les Romains seraient les successeurs des Grecs dans une dimension verticale. On replace cela dans le contexte d'une hellénisation qui s'emparerait des Romains malgré eux. On prend bien souvent pour référence la citation des épîtres d'Horace :

*Graecia capta ferum uictorem cepit et artes  
intulit agresti Latio ; sic horridus ille  
defluxit numerus Saturnius, et graue uirus  
munditiae pepulere ; sed in longum tamen aeuum  
manserunt hodie manent uestigia ruris.*

---

<sup>1</sup> « Rome dans la balance. La poésie augustéenne imite-t-elle la poésie grecque ? », in F. Dupont et E. Valette-Cagnac (éd.), *Façons de parler grec à Rome*, Paris, Belin, 2005, p. 229-254.

La Grèce conquise a conquis son farouche vainqueur et porté les arts dans l'agreste Latium. Ainsi s'en est allé le mètre saturnien hirsute, ainsi les soins de l'élégance ont banni l'âcre puanteur. Toutefois il est resté pour longtemps et il reste aujourd'hui des traces de rusticité<sup>2</sup>.

Ainsi, les Romains après avoir conquis les grecs par la guerre auraient été conquis par les grecs par la culture. Horace présente les Romains comme de rudes gaillards (*rus* = la campagne) que les Grecs auraient civilisés. On sait en effet qu'au cours du 3<sup>ème</sup> siècle les Romains adoptent les techniques de versification grecque : Livius Andronicus et Ennius, Lucrèce, Catulle et les *neoteri* au premier siècle puis les poètes d'Auguste. Alors oui, c'est un fait : les Romains imitent les poètes Grecs. Le nom même de poète est lui-même une importation grecque.

Toutefois le mot « imitation » posent un certain nombre de malentendus : il pose la littérature grecque comme « modèle original » et la littérature latine comme une copie. Rien de plus dangereux dans une perspective platonicienne où la copie est toujours une dégradation de l'original... La critique du début du siècle s'est demandée si les poètes romains étaient originaux ou non. Génies originaux ou mauvais copieurs? Les romanistes, on s'en doute, ont opté pour la seconde interprétation, introduisant la notion d'« imitation créatrice » : les romains auraient copié les Grecs : les Romains seraient des imitateurs certes, mais géniaux. Pourquoi alors imiter les poètes grecs, s'ils sont si géniaux? Parce que nous dit Andrée Thill, les lettrés trouvent du plaisir à reconnaître les passages grecs sous les passages en latin. Ce serait une sorte de plaisir érudit de la reconnaissance des modèles grecs. Explication qui a du mal à justifier l'ampleur du phénomène à Rome.

Le problème, surtout, c'est qu'on ne sait pas de quoi on parle : la notion d'imitation reste très générale et peut s'appliquer à toute époque de la latinité sans vraiment éclairer l'usage des modèles grecs par les poètes romains. C'est pourquoi je voudrais me concentrer sur une période et re-contextualiser le rapport et poésie romaine à l'époque d'Horace c-à-d à l'événement d'Auguste comme premier empereur (*princeps*) à Rome. Ce qui nous donnera l'occasion de préciser ce qu'il fait entendre à ce moment charnière de l'histoire par le concept bien vague d'imitation.

---

<sup>2</sup> HOR. *Ep.* II, 1, 156-160.

Au moment de l'avènement de l'Empire, Rome établit dans le domaine poétique un nouveau rapport à la Grèce. Précisément Horace dans son épître, pas n'importe laquelle : *épître* à Auguste, justifie par une fiction historique une nouvelle forme de poésie romaine : une poésie prétendument « plus grecque ». Et si Horace, loin de rendre compte de l'hellénisation de la poésie romaine témoignait au contraire de la plus audacieuse entreprise de romanisation des lettres grecques à l'époque d'Auguste ?

### La poésie rustique

Reprenons le fameux passage d'Horace. Avant la Grèce, la première poésie latine naît dans les champs, à l'extérieur de la ville : c'est une poésie grossière de paysans. Tout se passe comme si la Grèce, apportant les arts (*artes*) et le raffinement (*munditia*), permettait de recentrer Rome dans ses murs, de la faire passer d'une vie dans la campagne (*rus*) à une vie dans la ville. Horace isole ainsi une romanité originelle dépourvue de qualités grecques, qu'il qualifie de « rustique ». Il s'agit pas d'une reconstitution historique mais d'une fiction simplificatrice qui crée une poésie dépourvue de civilisation, des *munditiae* grecques, qui au dire d'Horace, « ont chassé l'âcre puanteur » (*grave virus*). Ainsi ces paysans pratiquent-ils une poésie rustique : la poésie « saturnienne ». C'est une poésie immature : l'adjectif *horridus* associé au « mètre saturnien » désigne en latin toute réalité caractérisée par l'absence de culture : la barbe « hérissée » d'un berger, un terrain « broussailleux », ou un fruit « âpre », impropre à une consommation civilisée.

Sur la base de cette fiction de nombreux savants ont tâché de retrouver ledit mètre saturnien d'avant la Grèce, bien vainement. En réalité on trouve avant l'importation des mètres grecs des formes de vers extrêmement hétérogène irréductible à un modèle précis. C'est qu'ils ont négligé la dimension stratégique, idéologique de cette fiction : l'adjectif « saturnien », associé à un mètre, ne désigne pas un mètre identifiable, mais sert à qualifier la poésie mythique des origines. Le vers « saturnien » permet de renvoyer à Saturne et au temps légendaire de l'âge d'or où le dieu régnait sur le Latium. L'adjectif « saturnien » est un fourre-tout qui recouvre

toutes les formes anciennes de vers écrits en latin qui ne sont pas identifiées à des modèles de versification grecs : des vers les plus informes aux vers épiques de Naevius et Andronicus. Un peu comme si au Japon on parlait « des vers du Yamato » qui est *mutatis mutandis* l'équivalent du Latium originel des Romains, une terre mythique des origines.

Alors pourquoi inventer cette appellation de « poésie de Saturne » ? Pour mieux mettre en scène l'hellénisation progressive de la poésie romaine c'est-à-dire l'arrachement progressif des Romains à leur prétendue rusticité originelle et dont la poésie augustéenne serait l'aboutissement. « Il reste des traces de rusticité ». Ainsi selon Horace, les vieux poètes (*ueteres poetae*) (Ennius, Pacuvius, Plaute) ne sont pas assez grecs. Ils écrivent de manière trop antique (*nimis antique*), dure (*dure*) et relâchée (*ignave*) : ce sont de vrais rustres, des Romains mal dégrossis ! Horace décrit ainsi les anciens poètes romains comme des Romains inaccomplis, des Romains sans éducation qui ne connaissent pas suffisamment les techniques grecques (*artes*).

## Les Romains dans la balance

Ainsi plus les Romains sont grecs, plus leur poésie est aboutie. Est-ce à dire que les Romains deviennent des Grecs ? Horace précise sa répugnance à grossir la foule des poètes grecs et ne parle que de poésie écrite en latin, ce qui change tout. Car, Horace vise non pas à faire des Romains des Grecs, mais leur équivalent, ce qui se traduit par l'image de la *trutina*, la balance à deux plateaux. Dans l'épître 2 du livre 1, Horace compare ainsi les deux traditions :

*Si quia Graiorum sunt antiquissima quaeque  
scripta vel optima, Romani pensantur eadem  
scriptores trutina, non est quod multa loquamur :  
nihil intra est oleam, nihil extra in nuce duri.*

Si, sous prétexte que les écrits les plus anciens des Grecs sont précisément les meilleurs, on pèse les Romains dans la même balance, trêve de discussion : il n'y a rien de dur dans l'olive, rien de dur à l'extérieur de la noix<sup>3</sup> !

---

<sup>3</sup> HOR. *Ep.* II, 2, 28-31.

Si on compare les poètes grecs et les anciens poètes romains, les poètes romains ne font pas le poids. Horace utilise l'image de l'olive et de la noix verte. « il n'y a rien de dur dans l'olive, rien de dur à l'extérieur de la noix » : il faut comprendre le fruit de la poésie latine n'est pas encore mûr. La littérature romaine ne fait pas poids. L'image de la balance introduit un nouveau rapport à la Grèce : les Romains ne sont pas dépendants de leur modèle grecs, dans une simple filiation verticale, mais dans une situation horizontale de concurrence. C'est qce qui se traduit à Rome par l'usage des termes *litterae Latinae* fréquent chez Cicéron parallèle à l'expression *litterae Graecae*.

Horace peut ainsi poser le projet d'une nouvelle poésie romaine, une poésie savante, qui mérite d'être pesée dans la même balance que la Grèce. Le poète savant s'oppose ainsi aux anciens poètes qui ignorent les règles de composition :

[...] *Vos exemplaria Graeca  
nocturna uersate manu, uersate diurna.  
At uestri proaui Plautinos et numeros et  
Laudauere sales, nimium patienter utrumque,  
ne dicam stulte, mirati, si modo ego et uos  
scimus inurbanum lepido seponere dicto  
legitimumque sonum digitis callemus et aure.*

Quant à vous : que votre main tourne et retourne jour et nuit les modèles grecs. On me dira que vos aïeux ont vanté chez Plaute et les rythmes et les plaisanteries ; mais, pour les uns et pour les autres, leur admiration a eu trop de complaisance, pour ne pas dire de déraison, si seulement nous savons, vous et moi, distinguer un mot grossier d'un mot spirituel et reconnaître avec les doigts et l'oreille une cadence légitime<sup>4</sup>.

Le poète savant respecte une loi poétique opposée au laisser-aller attribué à la poésie ancienne. Il travaille avec soin les *numeri*, les rythmes, et suit les règles fixées par la critique grecque. Grâce aux techniques fournies par les canons grecs, il « polit », « lime » son poème pour produire une métrique exacte. Horace élabore ainsi le vaste projet de constituer, dans le domaine poétique, des *litterae Latinae* dignes d'être comparées aux lettres grecques. Ce projet se fait au prix d'une réévaluation complète de la poésie précédente, rejetée comme insuffisamment grecque, pour mieux promouvoir la poésie de son époque : ses propres poèmes bine sûr (les *Odes*, les *Satires*, les *Epodes*) mais aussi celle de ses collègues qui appartiennent au même cercle de Mécène proche d'auguste : la poésie de Virgile et de Properce.

---

<sup>4</sup> HOR. *Ep.* II, 3, 268-274

## Le fondateur grec et son double

Il s'agit de faire contrepoids avec les auteurs grecs. En écrivant avec les techniques métriques grecques inédites Horace va faire mûrir le fruit romain :

*Ne forte credas interitura quae  
longe sonantem natus ad Aufidum  
non ante uolgas per artis  
uerba loquor socianda chordis :  
Non si priores Maeonius tenet  
Sedes Homerus, Pindaricae latent  
Ceeaeque et Alcaei minaces  
Stesichoriue graues Camenae.*

Ne va pas croire qu'elle périront les paroles faites pour être adaptées aux cordes, ces paroles que moi, né auprès de l'Aufide qui retentit au loin (c. à. d. en Sabine), je prononce, selon des techniques non encore révélées jusqu'ici : non, si Homère le méonien occupe la première place, si les Muses pindariques ne demeurent pas dans l'ombre, ni les Muses de Céos (c.à d. de Simonide), ni celles d'Alcée, avec leur voix menaçante, ni celles de Stésichore avec leur ton puissant, et les vers où se joua jadis Anacréon, l'âge ne les a point effacées<sup>5</sup>.

Horace durera parce que les fondateurs de la poésie grecque perdurent. En d'autres termes, la poésie d'Horace ne durera que dans la mesure où elle introduit les autorités des poètes grecs dans les *litterae Latinae*. C'est pourquoi, le poète convoque l'autorité de prédécesseurs grecs multiples : Homère, Pindare, Simonide, Alcée, Stésichore, Anacréon. Horace existera comme poète romain parce qu'il est le double à Rome des fondateurs grecs.

Ainsi, plus le poète romain apparaît comme un auteur grec en latin plus son œuvre est susceptible de durer. Ce qui explique cette forme de signature poétique d'Horace :

*Exegi monumentum aere perennius  
regalique situ pyramidum altius  
quod non imber edax, non Aquilo impotens  
possit diruere aut innumerabilis  
annorum series et fuga temporum.  
Non omnis moriar multaque pars mei  
Vitat Libitinam usque ego postera  
Crescam laude recens, dum Capitolium  
Scandet cum tacita uirgine pontifex  
Dicar, qua uiolens obstrepit Aufidus  
et qua pauper aquae Daunus agrestium*

---

<sup>5</sup> HOR. O. IV, 9.

*regnauit populorum, ex humili potens  
 Princeps Aeolium carmen ad Italos  
 deduxisse modos. Sume superbiam  
 quaesitam meritis et mihi Delphica  
 lauro cinge uolens, Melpomene comas.*

J'ai achevé un monument plus durable que le bronze, plus élevé que les royales pyramides exposées à la ruine, et que ne saurait détruire ni la pluie rongeuse, ni l'Aquilon emporté, ni la chaîne innombrable des ans, ni la fuite des âges. Je ne mourrai pas tout entier, et une bonne partie de mon être sera soustraite à Libitine. Sans cesse je grandirai, sans cesse renouvelé par la louange de la postérité, tant que le pontife avec la vierge silencieuse, montera au Capitole. On dira que né au pays où résonne l'impétueux Aufide, où Daunus mal pourvu d'eau, régna sur des peuples rustiques, d'humble origine, devenu puissant, j'ai le premier filé le chant éolien sur des mélodies italiques. Prends un orgueil que justifient mes mérites, Melpomène, et viens, de bon gré, ceindre ma chevelure de laurier delphique<sup>6</sup>.

En affirmant que ses poèmes vont durer, le poète affirme être l'équivalent romain d'un fondateur ou d'un inventeur grec dont il revendique l'autorité. Il est un *primus* (ou *princeps*) romain, premier dans le temps et dans la hiérarchie, équivalent sur le plan poétique d'Auguste, figure d'un recommencement politique. C'est parce qu'Horace est le « premier » à « faire passer » (*deducere*) les mètres éoliens en latin, qu'il figure au premier rang des poètes romains et que son œuvre sera amenée à durer comme objet digne de mémoire.

Le travail effectué sur la langue latine donne au poète romain des « mérites » qui vont permettre l'appropriation de l'autorité des poètes grecs. En façonnant par le travail des mètres éoliens en latin, Horace devient le premier poète éolien à Rome. Ainsi, par la fiction littéraire, Horace se constitue en poète romain mémorable, en double des poètes éoliens fondateurs : il sera plus particulièrement un nouvel Alcée. Grâce à la gloire qu'il retire (*laus*), le poète accroît son autorité : il devient lui-même auteur à Rome. Parti du statut de provincial inconnu, il acquiert le statut de poète romain : « d'humble origine devenu puissant » (« *ex humile potens* »). De la même façon, Propertius sera avec ses *Élégies* un nouveau Callimaque. Virgile, au travers de ses trois œuvres, sera successivement, un nouveau Théocrite, un nouvel Hésiode, puis un nouvel Homère.

## ***Primus ego***

---

<sup>6</sup> HOR. O. III, 30-43

On comprend mieux maintenant les enjeux de l'imitation : Pour acquérir une autorité littéraire, le poète doit se montrer comme créateur d'un genre à Rome en double des créateurs de genre grec. L'ensemble du poème ne vise qu'à cela, instituer le scripteur comme auteur romain : faire qu'*ego* ait un nom de poète, c'est à dire qu'il se constitue en double romain d'un poète grec.

Mais comment donner à *ego* l'autorité d'un poète grec ? Par un jeu de renversement culturel le poète romain constitué en *primus* va utiliser le *primus* grec dont il se constitue comme double. En effet, c'est de façon rétrospective que la Grèce a élaboré des fondateurs sous le mode du « C'est X qui le premier ». Après un processus de canonisation qui va se formaliser dans la période alexandrine, les érudits regardent dans le passé pour trouver les fondateurs de la tradition, quitte à inventer des figures de toutes pièces : Orphée premier joueur de lyre, Homère premier poète épique ou Esope premier fabuliste. La Grèce invente ses monuments après coup. Or ici le mouvement est au contraire prospectif : en inaugurant à Rome ce qu'ont fait les poètes grecs, les poètes Romains programment la tradition qui fera d'eux des fondateurs grecs à Rome. Au « lui le premier » ou *ille primus* descriptif, le poète romain substitue un « moi le premier » (*primus ego*) performatif. Il conditionne ainsi la réception monumentale de l'œuvre.

L'usage de l'*ego primus* est donc indissociable de l'ensemble de l'œuvre du poète : chaque livre accomplit un processus continu visant à donner de l'autorité à une signature. Lorsque *ego*, prenant comme juges des destinataires prestigieux, a fait ses preuves, en utilisant l'*ars* d'un grand fondateur grec, il appose cette signature par laquelle il va revendiquer un nom. Pour cette raison, le passage de l'*ego primus* apparaît vers la fin de l'œuvre, quand le poète a fait ses preuves. Il convoque alors les autorités qui lui permettent d'exister comme auteur en latin. Les livres augustéens sont ainsi traversés par un processus de signature qui culmine au moment de l'*ego primus* et se clôt à la dernière page du livre.

## **Grec en latin donc Romain**

Pour être monumentale, l'œuvre poétique doit s'affirmer à la fois comme grecque et romaine. Horace dans sa signature des *Odes* inscrit son monument dans une double

durée : parce que son poème est un monument grec, il durera autant que les chefs-d'œuvre grecs, mais d'autre part, parce qu'il est écrit en latin, il est un monument romain qui durera aussi longtemps « que le pontife avec la vierge silencieuse, montera au Capitole ». Pourquoi le pontife ? Parce que renvoie à la la pérennité des rites mais aussi à la langue latine langue de la religion romaine. Afin de se constituer en double du poète grec, le poète ménage donc à la fois une continuité et une discontinuité avec la tradition grecque : une continuité par l'emploi d'un mètre (*numeri*) et/ou d'une matière (*res*) réputés grecs et une discontinuité par le passage de la langue grecque à la langue latine. Le paradoxe apparent de cette signature est donc qu'elle revendique la création d'une poésie grecque en latin.

Le poème élabore donc une double toponymie : une toponymie liée au fondateur grec auquel est attribuée l'*ars* utilisée dans le poème, et une toponymie romaine. Ainsi quand il mentionne les Odes, Horace se fait poète romain de l'Eolie, reprenant l'autorité d'Alcée et de Saphoe, quand il écrit les *Epodes*, il convoque une nouvelle autorité celle d'Archiloque le poète de Paros :

*Libera per uacuum posui uestigia princeps,  
non aliena meo pressi pede. Qui sibi fidet,  
dux reget examen. Parios ego primus iambos  
ostendi Latio, numeros animosque secutus  
Archilochi, non res et agentia uerba Lycamben,*

J'ai, avant tous les autres, porté de libres pas dans un domaine encore vacant. Mon pied n'a point foulé les traces d'autrui. Qui aura confiance en soi prendra la tête et conduira l'essaim. Le premier, j'ai fait connaître au Latium les iambes de Paros, imitant les rythmes et les humeurs d'Archiloque, non pas ses sujets ni ses mots qui s'acharnent contre Lycambe<sup>7</sup>.

De même, *ego* dans les *Géorgiques* entreprend « une matière et un art antique et glorieux » (*res antiquae laudis et artem*) : il chante un poème d'Ascra, c'est-à-dire un chant de la ville du fondateur grec Hésiode, mais ce chant, écrit en latin, il le chante « à travers les villes romaines » (*per oppida romana*). Cette double représentation géographique est reprise au début du livre III sous la forme d'un *ego primus* :

*Primus ego in patriam mecum, modo uita supersit,  
Aonio rediens deducam uertice Musas ;  
primus Idumaeas referam tibi, Mantua, palmas.*

---

<sup>7</sup> HOR. *epist.* I, 19 21-25.

Moi, le premier, pourvu que ma vie soit assez longue, revenant du sommet aonien [i.e de l'Hélicon, lieu où Hésiode rencontre les Muses], je conduirai les Muses avec moi dans ma patrie ; le premier, je te rapporterai, Mantoue, les palmes de Phénicie<sup>8</sup>.

La signature prend la forme d'un voyage : d'un « aller-et-retour pour la Grèce ». L'usage du mètre et de la matière d'Hésiode est figuré par un voyage fictif sur l'Hélicon, en Aonie, montagne où le poète grec aurait produit ses chants. Cependant, l'emploi du latin, liée symboliquement à Rome, implique un retour fictif du poète vers Rome. Ce mouvement est ainsi associé à un transfert poétique de la Grèce à l'Italie : le poète conduit (*deducit*) les Muses dans sa patrie.

Autre aller-et-retour pour la Grèce celui des *Bucoliques* :

*Prima Syracosio dignata est ludere uersu  
nostra, neque erubuit siluas habitare, Thalia.*

La première, notre Thalie, a daigné s'amuser au vers syracusain et n'a pas rougi d'habiter les bois<sup>9</sup>.

## Ouvroirs de biographies potentielles

Le voyage fictif du poète ne finit pourtant pas à Rome. Il faut ajouter au processus de signature de l'*ego primus* l'inscription de la patrie d'origine du poète romain. En effet, l'autorisation d'*ego* comme double du poète grec permet d'activer la signature du poète. De la même manière qu'Alcée est le poète grec de Lesbos et Hésiode le poète grec d'Ascra, Horace se décrit comme le poète romain d'Apulie, Virgile comme le poète romain de Mantoue. Tout en autorisant sa signature par le processus de dédoublement poétique, le poète romain inscrit sa biographie dans le poème. Il s'agit sur ce point encore de détourner une tradition alexandrine. En effet, la tradition lettrée à transmis sur le mode narratif des vies de poètes adaptées à leur œuvre poétique : Anacréon est un vieillard qui passe son temps à boire et à tomber amoureux de jeunes garçons, le poète iambique Archiloque passe son temps à agresser ses concitoyens... La performativité de la poésie romaine va récupérer cette tradition pour inscrire la biographie du poète à l'intérieur de l'œuvre, parfois sous la forme de véritables mises en scènes prêtes à utiliser. La ville d'origine,

---

<sup>8</sup> VERG. G. III, 10-12.

<sup>9</sup> VERG. ecl. VI, 1-2

passage obligé des biographies, n'est pas négligée : C'est Mantoue pour Virgile», l'Apulie pour Horace, « l'Ombrie » pour Properce

On peut ainsi lire l'ensemble des œuvres augustéenne comme une entreprise de signature dont le poète dispose soigneusement les marques. Signature sans nom d'auteur pourtant : le poète n'acquiert un nom qu'en dehors du poème. La performativité du poème fonctionnera si elle réussit à donner un nom à *ego* : une fois l'oeuvre autorisée socialement par le destinataire et reconnue comme oeuvre littéraire romaine, le nom sera ajouté après coup comme accompagnement en marge du poème, dans une brève étiquette ou une épitaphe : *ego* sera alors, selon le cas, Virgile de Mantoue ou Horace d'Apulie, tels qu'ils apparaissent dans leurs œuvres. L'écriture d'un poème grec en latin permet ainsi de faire fonctionner un type de mémoire inédit. Elle détourne des monuments grecs au profit d'une biographie romaine qui passe par Rome et la patrie du poète.

### **La mémoire grecque détournée**

Il ne s'agit donc pas d'imiter les grecs parce leur poésie est belle mais bien plutôt pour s'approprier le prestige de cette poésie et l'autorité de ses auteurs. L'important est donc de faire voir de façon visible cette appropriation. Outre le travail métrique, surtout caractéristique des Odes et des Epodes d'Horace, le poète donne à reconnaître des passages grecs qu'il insère dans son poème. Pour apparaître comme grec le poète romain sature son œuvre de citations qui permettent, de poèmes en poèmes, d'un livre à l'autre, de détourner une mémoire grecque au profit d'une mémoire romaine. Il serait d'impossible d'en faire l'analyse en une heure : je rappellerai seulement que l'*Enéide* commence comme une Odyssée et finit comme une *Iliade* en chantant les errances d'un homme (Ulysse) et ses combats (Achille). Les *Bucoliques* sont un remake des *Idylles* de Théocrite. Properce, dans ses élégies, cite Callimaque et Philétas.

Prenons, à titre d'exemple, les Odes d'Horace qui introduisent la poésie dite lyrique grecque à Rome : l'Ode I, 12, écrite en vers imités de Pindare, cite littéralement le poète grec pour écrire un poème mémorable à la gloire du destinataire :

*Quem uirum aut heroa lyra uel acri / tibia sumis celebrare Clio ?/ Quem deum ? cuius recinet iocosa / Nomen imago ?*

Quel homme ou quel héros sur la lyre ou sur la flûte percante entreprends-tu de célébrer Clio ? Quel dieu de qui l'écho s'amusera à répéter le nom<sup>10</sup> ?

En citant Pindare en latin dès les premiers vers, Horace permet au poème de fonctionner comme un poème grec : le destinataire romain d'Horace, le neveu d'Auguste Marcellus, aura le *kleos* grec du destinataire de Pindare, Théron le tyran d'Agrigente. Le montage pindarique d'Horace permet ainsi de donner au poème romain le caractère mémorable d'un poème de Pindare. Son nom sera répété sous les auspices de Clio, Muse ici associée au *kleos*, à la gloire des héros épiques grecs. Le poème en latin célèbre ainsi le destinataire « à la grecque » : « Elle croît comme un arbre, par l'action secrète du temps, la renommée (*fama*) de Marcellus » (v. 45). En d'autres termes, par la fiction pindarique, la *fama* romaine est métamorphosée en *kleos* grec : alors que la *fama* romaine ne désigne que la place sociale du vivant sous le regard de ces concitoyens, cette *fama* grecque, ce *kleos*, installe Marcellus dans l'éternité et l'immortalité des héros grecs glorieux. Il perdurera grâce aux *litterae Latinae*. En retour, le poète Horace répétant le geste de Pindare, aura également cette part de gloire héroïque : lyrique romain, il durera comme Pindare.

Il ne s'agit donc pas pour Horace d'imiter ou de copier les poètes grecs mais d'élaborer des poèmes qui, par un travail conscient de détournement exercé sur des autorités grecques, programment leur propre monumentalité : plus précisément, Horace utilise des « sceaux de grécités » soigneusement localisés et exhibés comme tels afin de constituer des monuments romains équivalents aux monuments grecs.

## Conclusion

La poésie romaine a pour caractéristique de tirer parti des conditions de sa double nature – à la fois latine est grecque – pour programmer sa propre postérité. Le détournement stratégique des modèles grecs par les modèles augustéens permet d'autoriser une forme de poésie qui se présente comme le double de des monuments poétiques écrits en grec. L'appropriation littéraire n'a pas une visée esthétique : ce n'est pas pour faire de beaux vers. IL faut y voir plutôt une stratégie

---

<sup>10</sup> HOR. O. I, 12, 1-4 (Cf. PIND. O. II, 1, 3).

d'autorisation ou si l'on préfère d'« auctorisation ». C'est un processus d'appropriation explicite qui permet au poète romain d'exister pour la postérité.

Je me débarrasserais donc de la notion trop vague d'imitation. Si les Romains avaient imité les grecs, ils auraient parlé grec, seraient devenu grecs. Eh bien pas du tout, l'usage de la Grèce leur permet d'affirmer leur nouvelle identité romaine, sous l'égide d'Auguste. À l'idée d'« hellénisation » de Rome, je préférerais parler de « romanisation » des techniques grecques » et de stratégie d'appropriation culturelle volontariste pour bien souligner que Rome n'est pas un objet passif mais un sujet agissant stratégiquement sur la culture qu'elle s'approprie. Certes elle adopte des techniques étrangères, grecques, mais tout autant elle doit s'arracher à elle-même : le poète romain doit s'arracher à sa part autochtone, accomplir un dépassement de soi, une certaine violence faite sur soi et sur sa langue (plier la langue latine aux rythmes grecs), tout en constituant une nouvelle identité à partir de l'autre : telle est l'enjeu de la poésie augustéenne. Je pense que ce phénomène illustre le rapport complexe de la Rome à la Grèce et la spécificité d'une civilisation qui se forge une identité tout en intégrant l'altérité. Toute la difficulté de rester soi-même en intégrant l'autre.